

Entré à l'École de Châlons en 1880, BERNARD en sortait dans un bon rang, en 1883, et, aussitôt, accomplissait son année de volontariat, à la fin de laquelle il était nommé officier de réserve.

Libéré du service militaire, il dirigea les travaux de construction du fort de Douaumont; puis, de 1891 à 1898, il devint ingénieur du service des eaux de la ville de Saint-Brieuc.

C'est en occupant cet emploi qu'il fit la connaissance de notre camarade PORTER, avec lequel il s'associait et rachetait une entreprise de sondages, en 1898.

A l'expiration de son contrat d'association, en 1908, BERNARD décida de se consacrer à nouveau, comme ingénieur-conseil, à la captation et à l'adduction des eaux potables pour l'alimentation des villes; sa pratique des sondages lui avait permis d'acquérir une compétence toute particulière en la matière; mais, sur ses dernières années, la maladie l'y obligeant, il avait dû arrêter complètement le cours de ses travaux.

Cependant, quand, voici un peu plus d'un an, sa promotion organisa un banquet, son mot d'excuse et de regret, de ne pouvoir y assister, laissait comprendre le ferme espoir qu'il avait de voir bientôt sa santé se rétablir.

Le destin cruel en a décidé autrement, et celui qui fut un esprit distingué, aux sentiments délicats et bons, est aujourd'hui disparu.

BERNARD laisse une veuve et une fillette effondrées de douleur, et des amis qui, le cœur serré, se souviennent de la main tendue si loyalement, avec laquelle il les accueillait toujours, et que voici désormais glacée.

*Communication adressée à la Société par M. L. BORAMÉ (Châl. 1880).*

### COUROUX (Alfred).

Châlons 1892.

Alfred COUROUX était né, à Nancy, le 29 septembre 1876, et, bien qu'aucun lien ne l'attachât à la Lorraine, il devait y faire la plus grande partie de sa carrière. Son père, officier de cavalerie, ayant pris sa retraite à Reims, ce fut là, à l'école professionnelle, qu'il prépara les Arts et Métiers de Châlons, un peu hâtivement, car son rêve avait été d'entrer à Saint-Cyr; il était de cette génération que les familles ont élevée aux récits de nos gloires et de nos douleurs, et qui rêvait d'égaliser et de surpasser ses aînés; mais la froide raison lui fit renoncer à la carrière des armes. Il entra à Châlons, en 1892, dans un rang fort médiocre qui stimula si bien son ardeur et son énergie qu'il sortit trentième. Remarqué par M. Thomas, directeur de l'usine Piat, il entra à Soissons « ni ouvrier ni ingénieur » comme il aimait à le dire, faisant sous les yeux bienveillants de son chef, presque un protecteur, un rude et bienfaisant apprentissage. Il gardait de

ses débuts, volontairement durs, une certaine satisfaction : celle d'une difficulté vaincue, et lui qui devait, si jeune, arriver à une haute situation, conservait avec orgueil ses premières feuilles de paie.

Au bout d'un an, ayant appris beaucoup, il entra aux aciéries de Longwy. Ce fut, peut-être, la plus heureuse période de sa vie : il avait vingt ans, beaucoup de gaité, d'énergie, d'amour de son métier; il trouvait dans ce joli pays une intense activité, il vivait près d'un homme distingué, rempli de paternelle sollicitude pour toute la brillante pléiade de jeunes ingénieurs qui faisaient leurs débuts chez lui; enfin il connut là les joies de l'amitié, d'une amitié qui ne devait jamais se démentir et qui, devant la mort, sut encore se manifester de la façon la plus émouvante.

Cependant, il quitta Longwy pour un court passage à la Société Commentry-Fourchambault, puis il entra, en 1901, aux forges et hauts fourneaux de Pont-à-Mousson. Il y fut plus spécialement attaché au service commercial. Il resta cinq ans sous la direction de l'homme de rare valeur qui préside — on sait avec quelle maîtrise — aux destinées de cette importante maison. Il voyageait beaucoup, en France, en Algérie, en Espagne, en Italie; sa merveilleuse mémoire et sa facilité d'assimilation aidant, il devait trouver dans ses nombreux voyages une culture, une maturité, une formation qui en faisaient un causeur des plus attrayants et des plus brillants.

Pourquoi, adorant son métier, très heureux d'appartenir à une des plus importantes firmes de la métallurgie, abandonna-t-il une carrière qui lui avait tant donné et qui promettait tant? Il ne faut, hélas! en chercher la réponse que dans les questions d'ordre purement matériel; mais ce fut un profond sacrifice, et, en dépit de tout ce que sa nouvelle vie lui devait apporter de légitimes satisfactions, il ne parlait jamais sans émotion de ses années d'ingénieur, s'y reportait avec bonheur et s'intéressait passionnément à toutes les questions techniques.

Grâce à la formation qu'il avait reçue par une rare bonne fortune, à Châlons, à Longwy, à Pont-à-Mousson, c'était un homme d'une intelligence singulièrement ouverte, de connaissances bien variées, d'esprit rompu aux affaires qui entraînait à la banque. Il avait un peu moins de trente ans! Son heureuse étoile lui donnait comme maître un homme que l'on peut qualifier sans exagération de « génie de la finance ». Très rapidement, Alfred COURCOUX fut à la hauteur de la tâche; les affaires le prirent tout entier, il leur donna le meilleur de lui-même, trop même, puisqu'il s'est usé à la peine.

La guerre le surprit dans son poste de fondé de pouvoirs de la Banque Renauld. De santé très délicate, réformé jadis après dix jours de service, ce dont il ne s'était jamais consolé, il eut l'amertume de voir partir ses amis, ses camarades, ses collègues.

M. Renauld, faisant taire ses inquiétudes personnelles et ses préoccupations de tout genre, se donnait avec ferveur au rôle qui s'imposait.

Alfred COUROUX fut digne de son chef, se surpassant, assurant à la banque tous les services, restant toujours au poste, serviable, affable, confiant, optimiste sans souci de la tension de ses nerfs, parfois mis à rude épreuve durant ce mois d'août 1914 où Nancy vivait dans la crainte de l'invasion; puis les années suivantes, pendant les bombardements à longue portée qui entouraient la banque d'obus de gros calibre, les services de la banque durent s'installer en dehors de la zone qui semblait visée, mais lui, restait dans son petit bureau si méticuleusement organisé, se contentant d'en faire réparer les glaces et les vitres après chaque atteinte!

Après la mort de M. Renaud, en 1916, M. Charles Fisson, président du Conseil de la banque, désigna notre ami comme administrateur-délégué. C'était mettre en lui une confiance qui l'honorait; pourtant s'il y fut infiniment sensible, *ce ne fut pas sans difficulté, sans hésitation et sans lutte qu'il accepta un tel honneur*, dont il sentait tout le prix, toutes les difficultés, toute la charge, toute la responsabilité. L'heure d'ailleurs était critique, et, pour son avènement, il connut la période la plus difficile. Il réussit au delà de toute espérance, créa à Paris un bureau, mit en lieu sûr dans le Midi les dépôts de titres; dispersa les services et pourtant sut exercer seul la surveillance nécessaire.

On vivait d'ailleurs les émotions les plus intenses qui galvanisaient les énergies, les courages, les facultés, et nul ne croyait — à l'arrière — faire assez pour participer dans la mesure où chacun le pouvait, à la victoire que l'on sentait proche. En dépit de la crise aiguë que connurent les affaires au lendemain de cette victoire, il sut, non seulement porter plus haut le renom déjà si glorieux de sa banque, mais encore lui donner une extension considérable, tout en restant fidèle à une politique de prudence et de sagesse.

C'est à cette tâche singulièrement lourde, dont il portait le poids avec une constante amabilité, une obligeance jamais ralentie, que la mort brutale est venue l'arracher en pleine maturité, le 26 avril 1922. Et par une ironie cruelle, il alla finir ses jours loin des siens, dans ce petit coin de Longwy où il avait fait ses premières armes et auquel il avait voué une affection si profonde.

Une telle vie, toute d'efforts, de succès, dit assez ce qu'étaient les dons de cet homme. Comment ne pas parler de ses parfaites méthodes de travail, de son esprit d'organisation, de son ordre merveilleux, de sa prestigieuse mémoire et de ce don d'assimilation qui surprenait même ses amis. Et quelles qualités de cœur, quelle nature attachante! Il possédait ce don de plaire, de charmer, de conquérir ceux qui l'approchaient. Mais aussi avec quelle ardeur il s'employait pour eux!

Il sut élever l'amitié à la hauteur d'un culte; sa bonté foncière se multipliait au service de ses amis; il cherchait à créer de la paix, de la joie, du bonheur aussi bien dans les plus modestes foyers de ses employés que

dans ceux de ses plus anciens amis. Autant il s'interposa pour les autres, autant il resta dédaigneux de toute ambition personnelle. Les honneurs qui se multipliaient, les suffrages de ses pairs le surprenaient toujours, et justement parce qu'il ne briguaient rien, il était extrêmement sensible à toutes les marques d'estime et les preuves de confiance qui lui étaient prodiguées; celles qu'il recueillit du Comité de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers lui furent infiniment douces. On sait d'ailleurs avec quel souci d'obligeance et quelle bonne grâce infatigable, il s'empessa de donner à ses Camarades, pendant une période restée trop courte, son concours de conseil financier, aussi vigilant que désintéressé.

Bien peu de temps avant sa fin, la Chambre de commerce de Nancy le nommait membre correspondant; il fut d'autant plus flatté de cette distinction qu'il retrouvait dans son président un des chefs bienveillants des débuts de sa carrière et dont sa mémoire devait, au lendemain de sa mort, recevoir le plus émouvant des hommages.

Du reste, il a été un homme heureux; les dons que la nature lui avaient généreusement départis, le travail qu'il a fourni, ont certainement aidé sa bonne étoile, mais elle lui fut fidèle.

Très gai, aussi jeune de sentiments qu'il l'était d'allure, accessible à tous les enthousiasmes, d'une générosité complète, il s'est donné tout à tous, trop même puisque ce labeur et cette fièvre d'activité ont certainement hâté sa fin; mais il a su goûter tout ce que la vie lui a donné de beau et de bon.

Aidé et conseillé par une compagne parfaite, il retrouvait dans son foyer la tranquillité et le repos qui étaient nécessaires à sa vie active; bon mari, il ne laissait passer aucune occasion pour prouver son affection à celle qui le comprenait si bien; bon père de famille, il a savouré l'orgueil d'élever — pas assez longtemps, hélas! — cinq enfants qui faisaient sa fierté; et la mort est venue si inopinée, si brutale, qu'il n'a pas eu l'horrible vision de tout ce qu'il laissait et de toute la douleur que sa disparition allait déchaîner.

*Communication adressée à la Société par notre Camarade G. HANRA (Châl. 1895).*